



Femmes de Lettres

Petit abécédaire de mots détournés¹

Nicole Malinconi

C'est un mot, lu dans le journal, qui m'a décidée. *Le qualifiant*. Mot nouveau. Mis à la place de *enseignement technique*, ou de *formation professionnelle*, ou de *formation à un métier qualifié*. Le seul mot épargnait d'écrire et de lire tous ces autres-là. Mi-verbe, mi-nom, il agissait aussitôt qu'il nommait ; il se faisait comprendre sans perdre de temps. C'est cela qui m'est apparu avec *le qualifiant* et, déjà, avec beaucoup d'autres de son espèce, le temps écrasé, compressé dans le mot, réduit à celui d'une exécution immédiate, comme si la langue ne devait plus que servir, devenait outil d'efficacité, sans plus de place pour que prenne corps l'idée de ce que l'on dit, sans plus de temps pour la laisser advenir, sans même plus d'espace entre les mots ; vide maintenant bouché qui, pourtant, fait la langue.

Mots réduits, détournés, en quelque sorte ; tels, ceux apparentés à la langue anglaise sans toutefois en être, comme dénaturés ; ceux issus de la langue des affaires et de l'informatique, devenus incompréhensibles aux profanes ; les mots du virtuel, capables de faire croire à l'existence de l'inexistant ; les abréviations et les sigles, effaçant les mots d'où ils viennent et donc leur pensée, dits comme bruits, compris par le bruit que l'on dit. Sans compter les mots ordinaires, comme vidés de leur substance, détournés de leur origine et de leur sens, comme par exemple, *audit* ou *produit* ; détournés de leur mensonge ordinaire de mots, pourrait-on même dire, comme si, à force de parler *en termes de*, on allait dire

1. A paraître aux Éditions Labor, en janvier 2006.

totalemment, on allait en être quitte, du mal dit ; ou encore, les mots arrangés, traités pour en faire disparaître d'autres qui disent trop durement à notre goût certaines duretés de la vie, certaines nécessités aussi : *mal-voyant* remplace *aveugle*, *accompagnateur de trains* triomphe de *contrôleur*, comme si la langue disait notre rêve de n'être plus entamés par rien ni personne.

Ainsi, devant le grand nombre des mots nouveaux, j'ai rassemblé quelques-uns d'entre eux pour cette sorte de lexique (non exhaustif) d'une langue traitée qui en dit long sur nous, qui pourrait bien finir par aller de soi. Langue non entamée, elle aussi, se débarrassant de ses propres lois ; nouvelle langue sans ombre, fière de ses trouvailles, globale ; langue étrange où chacun dit ce qu'il veut, où chacun « est soi-même », sans l'autre, pourtant.

On dira sans doute que la langue évolue, comme toute chose ; il sera peut-être nécessaire de se demander comment ; on verra, si l'on y prête attention, que sous le Troisième Reich, par exemple, elle évoluait : Victor Klemperer² avait suivi l'évolution à la trace, et montré combien la langue, traitée par la pensée nazie, révélait et servait à construire, jusque dans les mots, l'inhumain absolu.

2. Victor Klemperer (1881-1960) était professeur de romanistique à l'université de Dresde. En tant que juif, il fut destitué du droit d'enseigner, dès 1934, mais demeura dans sa ville durant toutes les années du nazisme, malgré le danger majeur, "toléré" par le système parce que époux d'une femme d'origine aryenne. Entre autres persécutions et abjections infligées par le pouvoir nazi, il fut, outre la destitution de ses fonctions, interdit de tous droits de recherche, de publication et même d'écriture. Malgré la misère la plus noire et au péril de sa vie, il s'occupa alors à la rédaction clandestine de son journal et d'une étude minutieuse sur la façon dont la langue allemande était détournée, "traitée" par l'idéologie nazie, devenant à la fois son révélateur et son outil d'endoctrinement. A la Libération, les écrits furent sauvés, publiés beaucoup plus tard, sous le titre LTI (Lingua Tertii Imperii), ainsi que le journal (*LTI, La langue du IIIe Reich*, Albin Michel, 1996 ; *Je veux témoigner jusqu'au bout*, Journal, Tomes I et II, Seuil 2000).

e

Symbole de l'électron. Seule voyelle de l'alphabet à pouvoir s'ouvrir, se fermer, et même rester muette, s'il le faut. Comme si cela ne suffisait pas, tant de nuances, on lui change sa sonorité, on le transforme en *i*, depuis que l'électronique nous organise la vie et que la vie électronique ne se dit qu'en anglais. Du coup, *e* transforme en *i* tout ce qu'il touche. *E-mail*, *e-banking*, *e-business* triomphent. *E-government* suit de près. Quand *e-book* et *e-litterature* auront gagné du terrain, qu'advient-il des livres et des librairies ?

La *e-langue* généralisée nous fera-t-elle oublier la nôtre ?

N. M.

